

L'HOMME DE LA RUE

Dans le cadre de notre nouvelle rubrique, nous vous proposons aujourd'hui de tracer le portrait d'un éminent critique littéraire, journaliste et écrivain dont on a célébré l'an passé le 150^e anniversaire. Gageons que peu de Nyonnais pourraient répondre à la question: où se trouve l'avenue Edouard Rod ? Et pour cause, elle est si courte... C'est le prolongement de la place de la Gare, depuis la rue de la Gare jusqu'au giratoire Morâche-Reverdil. Mais ce qui n'a sûrement pas échappé aux promeneurs, c'est le monument érigé à sa mémoire sur la promenade des Vieilles-Murailles.

Il y a 150 ans...

Edouard Rod (1857 – 1910)

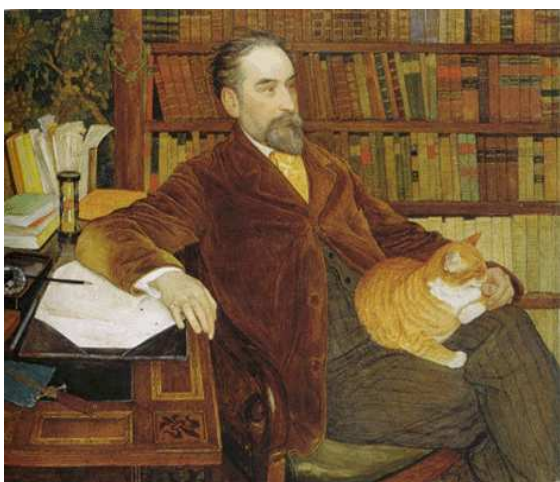
Originaire de Carrouge, Ropraz et Mézières, Edouard Rod naquit le 29 mars 1857 à la Grand-Rue 18 à Nyon. Son père, ayant quitté son poste d'instituteur à Grens, avait repris la boutique de papeterie-librairie de ses beaux-parents. Sa maman ? Une Piguet, du Chenit. Voilà qui nous rapproche de ce grand homme !

C'est à Nyon que le futur romancier fit ses premières classes et fréquenta le collège. Il conserva toujours de notre ville un souvenir fidèle et Nyon apparaît plus d'une fois dans ses livres sous le nom de ... Bielle. Après avoir achevé ses études à Lausanne, où il obtint sa licence ès-lettres, Edouard Rod compléta sa formation par des « semestres » à Bonn et Berlin; il s'y enthousiasma pour la musique de Wagner.

Puis, en 1878, il se fixa à Paris. A part une dizaine d'années pendant lesquelles il enseigna à l'Université de Genève, sa vie se passa sur les bords de la Seine, entrecoupée de voyages, dont l'un l'entraîna aux Etats-Unis, et de vacances à Salvan ou au pied du Jura, dans sa maison de Gingins.

L'œuvre de Rod est vaste. Elle compte plus de cinquante volumes. Les romans en forment la partie essentielle ; romans naturalistes inspirés des idées de Zola, avec qui il publie en 1879 une brochure polémique intitulée « A propos de l'Assommoir », marquant ainsi son engagement aux côtés du chef de file du naturalisme. En 1881, il lui dédie une nouvelle, *Palmyre Veulard*. Suivront *Le Sens de la vie*, *Les Roches Blanches*, *Mademoiselle Annette*, *l'Eau courante* et tant d'autres.

A côté de cette abondante production romanesque, Edouard Rod publia des études d'histoire ou de littérature, écrivit des chroniques dans de nombreux journaux (le Figaro, la Revue des deux mondes et, en Suisse, la Semaine littéraire). Comme naguère Mme de Staël à Coppet, Edouard Rod, auteur d'ouvrages sur Goethe et Dante, était curieux des écrivains étrangers, non seulement allemands ou italiens, mais scandinaves, russes, anglais.



Ed. Rod, avec son chat Papacal

Œuvre étendue, probe, attachante. Ami de Zola et de Daudet, de représentants de toutes les littératures d'Europe, il jouit à Paris d'une notoriété de bon aloi, d'une autorité considérable, grâce à son travail acharné, à son intelligence déliée, à la profondeur de sa pensée, à ses qualités morales.

En Suisse par contre, la critique fut moins unanimement bien disposée à son égard. Il y eut des « rodistes » et des « antirodistes ». Les Vaudois estimaient qu'il écrivait trop et trop vite ! Certains le trouvaient trop « français » et d'autres, trop « suisse ». Mais, à la Côte et à Nyon, on était fier de lui et on aimait à retrouver dans ses pages le reflet de sa contrée natale.

S'il l'avait accepté, Edouard Rod aurait pu enseigner à l'Université de Lausanne. Il n'y donna qu'une série de leçons sur Jean-Jacques Rousseau, dont la première connut une affluence extraordinaire. Mais l'enseignement n'était pas son fait.

Elu à l'Académie française, il décline cet honneur qui l'aurait contraint à abandonner sa nationalité suisse pour devenir français.

Dans sa maison de Paris, il accueille de jeunes compatriotes et joue un rôle important dans le destin de Ramuz. La lettre qu'il écrivit au père de Ramuz (« Je crois reconnaître en lui un véritable tempérament d'écrivain. Avec des dispositions si évidentes, il a tout ce qu'il faut pour Paris ») eut un effet décisif. Et Ramuz le reconnaît quand il écrit en 1910 à la veuve d'Edouard Rod : « Vous savez tout ce que M. Rod était pour moi. Je n'ai jamais oublié l'accueil qu'il fit, voici déjà quelques années, à mes premiers essais et dès lors, son appui, sans que je l'aie jamais sollicité, m'avait toujours été assuré. Peut-être ne lui ai-je pas assez témoigné combien j'en avais été touché ».

L'œuvre romande et vaudoise de Rod est vivante et digne d'attention par la vérité des caractères qu'elle nous présente, par la peinture fidèle des mœurs de son temps. Ces romans sont une étape dans l'évolution de notre littérature, non seulement parce qu'ils marquent l'influence du naturalisme d'alors, mais parce qu'ils sont les précurseurs immédiats des premiers romans de Ramuz.

D'ailleurs, chez nous, certains l'ont bien compris puisque, en 1996 à Ropraz, a été fondé le Prix Edouard Rod, dont le but est d'encourager une œuvre littéraire naissante, confirmer une œuvre en cours ou saluer une œuvre reconnue. Son président est Jacques Chessex.

Une tentative de faire revivre ce grand nom de la littérature romande a été lancée : en 1983, l'Ouest lémanique publie le feuilleton « L'Eau courante ». Peut-être certains lecteurs s'en souviennent-ils...

Quelques signes rappellent bien la grande notoriété d'Edouard Rod en cette fin du XIXe siècle :

Le peintre valaisan Biéler fait son portrait (voir illustration), à la demande du Conseil d'Etat vaudois qui tient à lui témoigner sa reconnaissance pour avoir si bien illustré son canton ; il est photographié par le grand photographe Nadar et, quand il meurt en janvier 1910 à Grasse des suites d'une crise d'urémie, il est enterré au Père-Lachaise.

Le 28 février de la même année, le propriétaire de la Grand-Rue 18, M. W. Fischlin, envoie une lettre à la Municipalité demandant la pose d'une plaque sur la maison natale. Allez voir, elle y est... depuis le 29 mars 1957, date du centenaire de sa naissance.

Une rue de Genève porte son nom, et Lausanne a elle aussi son Avenue Edouard-Rod.

N'oubliez pas de lui rendre hommage en allant contempler le monument que la ville de Nyon lui a élevé à la Promenade des Vieilles Murailles en 1915 déjà.

D'après un livre de M. Henri Perrochon